

Monique Eyraud Garnier

Chemins croisés

Histoires de rencontres

Il faut tout faire pour rendre la vie plus légère.

Bertrand Tavernier

Ce matin, comme chaque matin, je passe devant la gare, je longe l'estacade et je croise un nain, régulièrement. J'accélère le rythme ou je profite de la ville qui s'éveille. C'est mon repère fiable, il passe à la même heure, au même endroit. Il est devenu mon nain. Les maraîchers s'installent, les couleurs et le bruit attirent mon regard et mon attention. Je freine mon élan. C'est tous les jours pareil, et pourtant, pas vraiment. Ça bouge, ça s'active, ça gueule, ça rit, ça rouspète, ça circule, ça vit et je m'y attarde. Je me laisse surprendre par ma curiosité. Une large avenue encombrée de grands Lego rouges et blancs, en travaux, une contre-allée que je prends à contre sens sur deux trois mètres, et enfin vingt mètres sur un large trottoir pratiquement désert et un abruti qui se lève tôt me jette brusquement : « ha quand y'aura Marine »... Je n'écoute pas la suite. Il y a quelques années un même abruti m'avertissait déjà : « ça changera quand y' aura Sarko »... Les temps changent et les abrutis sont toujours matinaux. Plus loin, j'emprunte la piste cyclable après avoir traversé une route encombrée de voitures qui klaxonnent, qui se mettent en travers du carrefour en passant à l'orange, histoire de gagner deux minutes sans se préoccuper de la gêne occasionnée. J'aime être à vélo ! Sous les arbres le calme revient. Un écureuil traverse, s'arrête, se retourne et s'enfuit, c'est ma belle rencontre du matin. Je me surprends à sourire, je suis de bonne humeur. Au croisement, je sens déjà l'odeur du feu, j'aperçois des vêtements qui sèchent, des détritiques qui s'amoncellent, des vélos abandonnés, des chariots de grands magasins vides. Tous ces morceaux de vie qui m'échappent. Des bébés sont blottis contre leur mère, des enfants

jouent, un homme recueille de l'eau à la fontaine. Je revois Jean Valjean dans la forêt qui, en plein hiver, raccompagne Cosette chez les Thénardier au retour de la source. Certains déjeunent dehors, devant les tentes. J'imagine qu'à l'intérieur des personnes dorment encore.

Une nouvelle journée commence aussi pour eux et je ne sais pas quoi penser. Dernièrement ils ont été évacués -pour aller où ?- et puis ils sont revenus. Des barrières ont encerclé leur ancien camp, ils les ont renversées sur la piste cyclable et se sont de nouveau installés, moins nombreux. Ils veulent vivre sur ce terrain qu'ils connaissent depuis des mois, c'est leur repère. Je descends de mon vélo et continue sur quelques mètres à pied. Quelle vie inacceptable chez eux fuient-ils pour immigrer vers cette autre misère ? Je me demande ce qui nous freine pour offrir un meilleur accueil. Mon humeur a vacillé. Je ne suis pas vraiment triste. Je ne sais pas nommer ce que je ressens. A quelques mètres de là, je passe devant l'ancien Cargo, transformé en MC2, la Maison de la Culture de la ville, et je m'évade. Quelques images du spectacle *Racheter la mort des gestes*, de Jean-Claude Gallotta, s'imposent à moi quand je serpente sous le tunnel de verre. A certaines heures, des silhouettes rejoignent la salle de répétition, transparente elle aussi. J'aperçois des mouvements du dedans, de dehors.